

Les logements de Flaubert à Paris

Commentaire n° 16 [Joëlle Robert] : 4 rue Murillo

Flaubert y demeura quelques mois par an entre 1869 et 1875.

Avant la rue Murillo

Nous laisserons de côté les logements d'étudiant de Flaubert pendant ses études de Droit à Paris.

Avant même de finir *Madame Bovary* en 1856 et peu de temps après sa rupture avec Louise Colet en avril 1854, Flaubert avait pris un logement à Paris : « J'ai retenu mon logement rue de Londres pour le 1^{er} novembre [1854] », écrit-il à Louis Bouilhet.

En 1856, Flaubert emménagea 42 Boulevard du Temple, où il vécut, entre 1856 et 1869, quelques mois en hiver pendant environ quatorze ans. On possède une description de cet appartement dans une lettre que Tourgueneff écrivit à Claudie Viardot, le 29 mars 1869, peu de temps avant le déménagement de Flaubert pour la rue Murillo :

Le gros Flaubert. Un artiste, un peintre, celui-là – débraillé, vêtu à la turque – gilet tricoté rayé de rouge et de brun – chambre peinte en rouge – avec des portes peintes en bleu et des croissants sur les panneaux – son visage est rouge aussi, ventre proéminent, babouches vertes. Original et naturel, ce qui est plus rare ; très bon enfant, très intelligent, pittoresque d'expressions et sympathique : puis je sens qu'il a de l'affection pour moi, et c'est toujours agréable¹.

Flaubert menait alors pendant les mois d'hiver une vie beaucoup plus mondaine qu'à Croisset, fréquentant quelques salons. Il recevait le dimanche après-midi ses amis écrivains, Edmond et Jules de Goncourt, Théophile Gautier, Taine, Feydeau et bien d'autres encore : « Et c'étaient des débauches de causeries, d'anecdotes grasses, de discussions littéraires » dit Zola². Les Goncourt également ont laissé un témoignage de ces réunions :

Ces dimanches passés au boulevard du Temple, chez Flaubert, sauvent de l'ennui du dimanche. Ce sont des causeries qui sautent de sommet en sommet, remontent aux origines du paganisme, aux sources des dieux, fouillent les religions, vont des idées aux hommes, des légendes orientales au lyrisme d'Hugo, de Bouddha à Goethe. On feuillette du souvenir les chefs-d'œuvre, on se perd dans les horizons du passé, on parle, on pense tout haut, on rêve aux choses ensevelies, on retrouve et on tire de sa mémoire des citations, des fragments, des morceaux de poètes pareils à des membres de dieux ! Puis de là, on s'enfonce dans tous les mystères des sens, dans l'inconnu et l'abîme des goûts bizarres, des tempéraments monstrueux. Les fantaisies, les caprices, les folies de l'amour charnel sont creusés, analysés, étudiés, spécifiés. On philosophe sur de Sade, on théorise sur Tardieu. L'amour est déshabillé, retourné : on dirait les passions passées au spéculum. On jette enfin, dans ces entretiens – véritables cours d'amour du XIXe siècle – les matériaux d'un livre qu'on n'écrira jamais et qui serait un beau livre : *L'Histoire naturelle de l'Amour*³.

Et Flaubert, après l'avoir quitté, écrivit à Edma Roger des Genettes : « Ah ! ce logement du boulevard du Temple, il a connu de grands régals littéraires ! »⁴

Flaubert fréquentait également les bibliothèques parisiennes, où il se documentait pour ses romans en cours. Pendant ces années passées boulevard du Temple, il publia ses trois premiers ouvrages, *Madame Bovary*, *Salammbô* et *L'Éducation sentimentale*.

¹ Lettre de Tourgueneff à Claudie Viardot du 29 mars 1869, citée dans *Correspondance Gustave Flaubert-Ivan Tourgueneff*, texte édité, préfacé et annoté par A. Zviguilsky, Flammarion, 1989, p. 87, n. 2.

² Zola, « Mes souvenirs sur Gustave Flaubert », *Le Figaro*, Supplément littéraire du dimanche, samedi 11 décembre 1880.

³ Goncourt, *Journal*, 4 mai 1862, cité dans Flaubert, *Correspondance*, édition établie par Jean Bruneau, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade, t. III, p. 879, référence abrégée ensuite en *Corr.*, suivie du tome et de la page

⁴ Lettre à Edma Roger des Genettes de [1873 ?], *Corr.*, t. IV, p. 760.

4 rue Murillo

En 1869, Flaubert dut quitter son appartement : « Je suis bien perplexe quant à la question de déménagement. Mon pauvre petit logis me fait peine à quitter. D'autre part, je ne peux le garder. Il est trop cher, me coûte trop de voitures. Et sera trop loin du vôtre. »⁵

Il vint habiter rue Murillo en octobre 1869.

L'immeuble était neuf. Il avait été construit en 1868 par M. Clausse. Le cadastre donne cette description : « Construction en briques et pierre de taille, élevée sur un sous-sol, d'un rez-de-chaussée, 3 étages carrés, le 4^{ème} légèrement mansardé ; bâtiment entre cour et jardin avec façade sur le parc Monceau et retour en aile, à droite dans la cour. »

Zola a laissé une description de cet appartement⁶ : « Son logement, composé de trois petites pièces au cinquième étage, donnait sur le parc Monceau, une vue superbe qui l'avait décidé. [...] Il fit tendre les pièces d'une cretonne à grands ramages⁷ ; mais ce fut son seul luxe, et comme à Croisset les bibelots manquaient, il n'y avait guère qu'une selle arabe, rapportée d'Afrique, et un Bouddha de carton doré, acheté chez un revendeur à Rouen. »

Flaubert avait toujours son jour, le dimanche, où il recevait ses amis. Edmond de Goncourt y vint, après la mort de Jules en 1870, Daudet, Zola, Tourgueneff aussi, mais plusieurs intimes dont Duplan, Bouilhet, Gautier et Sainte-Beuve moururent dans ces années-là et les dimanches furent beaucoup plus tristes.

L'écrivain travaillait alors à la dernière version de *La Tentation de saint Antoine*, qui parut en 1874, puis il se mit à préparer, en 1872, *Bouvard et Pécuchet* par de grandes lectures dans les bibliothèques parisiennes.

Zola a laissé un témoignage de sa rencontre avec Maupassant chez Flaubert, rue Murillo. Lors de l'inauguration du monument de Guy de Maupassant au Parc Monceau, il écrivait :

C'est près d'ici que je le rencontrai pour la première fois, il y a déjà plus d'un quart de siècle, chez notre bon et grand Flaubert, dans ce petit appartement de la rue Murillo, dont les fenêtres donnaient sur les verdure de ce parc. Je me revois, penché là-haut, coude à coude avec lui, regardant tous deux les beaux ombrages, apercevant un coin luisant de la nappe d'eau qui est là, causant de ce portique dont les colonnes s'y reflètent. Et quelle étrange chose, après plus de vingt-cinq ans, que ce jeune homme, alors inconnu, revive même dans le marbre, et que ce soit moi qui aie la joie d'y saluer son immortalité.

Lors de notre première rencontre, là-haut, dans le cabinet de travail du bon et grand Flaubert, tout retentissant, tout brûlant de la passion des lettres, Maupassant n'était guère qu'un écolier à peine échappé des bancs du collège. Il y avait là Goncourt, Daudet, Tourgueneff, ses aînés, et il se faisait devant eux si modeste avec son tranquille sourire, qu'aucun de nous ne prévoyait alors son éclatante et rapide fortune.

Commentaire n° 1 [Joëlle Robert] : 240 rue du Faubourg Saint-Honoré, au 5^{ème} étage.

Domicile de Flaubert, quelques mois par an, entre 1875 et 1880.

En 1875, la faillite d'Ernest Commanville avait entraîné la ruine de Flaubert. Il avait dû vendre tous ses biens pour tenter de sauver la scierie de son neveu. L'écrivain, sans ressources désormais, dut quitter la rue Murillo et prit ce logement, contigu à celui de sa nièce Caroline. Elle avait loué un appartement, au 5^{ème} étage, 240 faubourg Saint-Honoré, au coin du boulevard de la reine Hortense, aujourd'hui avenue Hoche. Un grand balcon donnait sur les deux rues.

Émile Bergerat, Émile Zola et Guy de Maupassant ont laissé quelques souvenirs de ces lieux. L'appartement était extrêmement bas de plafond et Bergerat⁸ raconte que quand l'écrivain

⁵ Lettre à sa nièce Caroline du [25 mai 1869], *Corr.*, t. IV, p. 46-47.

⁶ *Ibid.*

⁷ Lettre à Caroline du [9 juin 1869], *Corr.*, t. IV, p. 51 : « J'ai signé mon bail de la rue Murillo. Et choisi les étoffes pour le tendre. Je crois qu'à peu de frais je peux m'organiser là un gentil réduit, une "délicieuse bonbonnière", comme dirait M. Achille Dupont »

« commençait l'une de ces gesticulations oratoires afférentes au tonnerre de son "gueuloir", Edmond de Goncourt lui criait : – Prenez garde à la toiture ! Vous allez desceller les ardoises. » Bergerat a décrit la pièce où Flaubert travaillait : « le bureau, une simple table d'architecte, [qui] occupait le centre de la pièce, [...], les plumes d'oie [dans un vase] et sur la cheminée, à la disposition des fumeurs, un faisceau de pipettes en terre émaillées et festonnées de lierre dont la capacité ne dépassait pas celle d'un dé à coudre. [...] Enfin, dans la ruelle formée par l'avancée de l'âtre s'étendait un divan à l'orientale, propre aux siestes et méditations horizontales, dénommé "le vachoir", qui constituait toute la décoration de la cellule. [...]

Aux murs, tendus d'étoffe claire et tout unie, pas un tableau, peint ou gravé, et de photographies moins encore. »

Zola⁹ et Maupassant¹⁰ s'accordent pour dire que : « Flaubert ne prit pas le soin de [le] faire décorer [cet appartement]. Il coupa simplement des portières dans son ancienne tenture à ramages. Le Boudha fut posé sur la cheminée, et les après-midi recommencèrent dans le salon blanc et or, où l'on sentait le vide, une installation provisoire, une sorte de campement [suite à la] débâcle d'argent qui accabla Flaubert [à la fin de sa vie]. »

Et Maupassant ajoutait : « Gustave Flaubert, au contraire [de Zola], avait la haine du bibelot, jugeant cette *manie* niaise et puérite. Chez lui on ne rencontrait aucun de ces objets qu'on nomme "curiosités – antiquités", ou "objets d'art". À Paris, son cabinet tendu de perse manquait de ce charme enveloppant qu'ont les lieux habités avec amour et ornés avec passion. »

Flaubert y recevait ses amis écrivains le dimanche, comme autrefois, rue Murillo, et pendant ces années les discussions ont porté sur les deux bonshommes, *Bouvard et Pécuchet*.

⁸ Bergerat, « Gustave Flaubert », *Souvenirs d'un enfant de Paris*, vol. 2, chapitre III, p. 136-139.

⁹ Zola, « Mes souvenirs sur Gustave Flaubert », *Le Figaro*, Supplément littéraire du dimanche, samedi 11 décembre 1880.

¹⁰ Maupassant, « Émile Zola », *Le Gaulois*, 14 janvier 1882, in *Chroniques. Anthologie*, textes choisis, présentés et annotés par H. Mitterand, La Pochothèque, p. 1306.